

Donna Bryant Goertz

UNE CHANCE
POUR
TOUS

QUAND
l'école s'adapte
AUX ENFANTS



DDB desclée
de brouwer

Quand l'école s'adapte aux enfants

Titre original : *Children who are not yet peaceful*

© Donna Bryant Goertz, 2001

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2015, Groupe Artège
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercoeur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan
www.editionsddb.fr
ISBN : 978-2-220-06566-3
ISBN epub : 978-2-220-07634-8

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

place. Nous l'encourageons à devenir dépendant et lui enseignons qu'il a besoin de quelqu'un d'autre pour apprendre. À une époque, la fessée était la solution expéditive ; aujourd'hui, elle a été remplacée par les médicaments. Ces deux méthodes n'enseignent pas la foi, ni l'espoir, l'amour, le respect ou la sérénité. Elles n'encouragent pas l'enfant à maîtriser sa colère, ni à s'entendre avec les autres ou à s'aimer. Nous avons remplacé la violence brute, évidente et externe par une violence plus subtile, plus déguisée et intérieure. Quand nous prescrivons des médicaments à un enfant, nous le déposédons de sa liberté, de sa volonté propre, de sa capacité de décision et d'autodiscipline, ainsi que du sens de l'effort. Au lieu de collaborer avec lui pour résoudre un problème, nous faisons les choses à sa place, et recourons à un médicament pour masquer ses difficultés.

Comment aider les enfants qui semblent avoir perdu tout repère ? Étant donné que chaque enfant est unique, il nous faut trouver la clé particulière dont il a besoin, et la lui présenter de la bonne manière et au bon moment.

* * *

Argenta était chaudement vêtue lorsqu'elle est arrivée dans notre école en janvier. Je ne me suis pas aperçue alors qu'un de ses bras était bien musclé, tandis que l'autre était presque plat. En revanche, j'ai remarqué que sa tête penchait bizarrement d'un côté, et qu'elle regardait le monde avec un petit sourire suffisant. Ce n'est que beaucoup plus tard, lorsque j'ai touché son dos à travers le mince tissu de sa blouse d'été pour la reconforter quand elle pleurait, que j'ai découvert avec surprise qu'il ressemblait aux terrains onduleux du sud-ouest des États-Unis. Ses parents évitèrent le sujet, unis et solidaires dans leur

détermination à montrer qu'ils trouvaient les excentricités de leur fille amusantes. J'ai tout fait pour les appuyer sans réserve. Oui ! Argenta était digne de notre estime telle qu'elle était ; inutile de poser des questions, ou de proposer des réponses. Notre collaboration tacite était évidente.

Les parents d'Argenta s'étaient disputés avec la maîtresse de maternelle de son ancienne école, dans un autre quartier de la ville. Après une longue série de rencontres insatisfaisantes, une évaluation psychologique avait été suggérée, pour la raison qu'Argenta réussissait à manipuler ses enseignants et ses parents en se servant de ses besoins naturels, de nourriture et de vêtements. Elle venait d'avoir 6 ans ; ses parents la retirèrent aussitôt de son école, sans attendre la fin de l'année. C'est alors qu'ils vinrent chez nous.

Leur histoire avait éveillé ma curiosité. Je n'avais jamais travaillé avec un enfant qui utilisait ces moyens de contrôle, et je me demandais comment nous pourrions nous en servir dans la transformation d'Argenta.

L'ancienne maîtresse d'Argenta avait affirmé que l'enfant avait de graves problèmes. Elle avait expliqué qu'Argenta restait toujours seule pendant la récréation, perchée au sommet de la plus haute structure du terrain de jeu. De son sommet, elle regardait les autres enfants et riait. Elle ne cessait de rire tout en applaudissant, les coudes pliés. Elle ne descendait jamais pour jouer avec les autres enfants. Elle refusait de le faire, disait l'enseignante.

Tous les jours, quand sa mère venait la chercher à son ancienne école, Argenta avait mouillé ou souillé ses sous-vêtements, de sorte que sa mère était obligée d'entrer pour la nettoyer. Argenta donnait des ordres et sa mère obéissait méticuleusement. Argenta ne savait pas comment faire entrer un bras dans une manche. Et ses mains ne semblaient pas lui obéir

quand elle essayait de s'amuser avec des jouets ou de travailler avec le matériel en classe. Je remarquai surtout qu'il était essentiel pour elle que ses parents lui obéissent, et aussi que ses mains n'apprennent rien de nouveau.

C'est à ce moment-là, avant même de l'avoir rencontrée, que j'ai eu un aperçu de l'abîme face auquel se trouvait Argenta. Un enfant de 6 ans est tiraillé entre deux désirs contraires. D'une part, il a besoin de plus d'indépendance, d'autre part, il craint de perdre le sentiment de sécurité que lui procurent les soins des adultes. Cette transition est plus difficile pour certains enfants que pour d'autres, mais pour Argenta, elle était terrifiante. Elle luttait contre le dragon qui la poussait au bord du gouffre. Mais si elle restait figée dans ce combat trop longtemps, elle risquait d'épuiser toutes ses forces. Alors, que pouvait-elle faire pour rassembler ses facultés et avancer ?

Je n'allais pas laisser Argenta me mettre dans le rôle du dragon. Personne dans ma classe n'allait l'empêcher d'uriner sur elle, ou la menacer pour qu'elle arrête. Par contre, personne n'allait la nettoyer non plus.

Le jour de la visite préliminaire, la mère d'Argenta est arrivée seule dans notre classe.

– Elle refuse d'entrer, dit-elle d'un ton résigné.

– Accepteriez-vous d'attendre dans le bureau administratif pendant une heure, ou jusqu'à ce que j'envoie quelqu'un vous chercher ? lui demandai-je.

– Dans ce cas, prenez les clés de la voiture, dit-elle d'un air mi-amusé, mi-vaincu. Elle s'y est enfermée.

La mère, habituée à ce genre de situation, avait pitié de ma naïve présomption de parvenir à un accord avec Argenta.

Au bureau administratif, elle dit à Amber, la responsable des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Montessori, la communauté des enfants et le temps. Souvent, c'est grâce à tout cela que l'enfant acquiert ce qu'il lui faut pour surmonter des difficultés relationnelles ou des obstacles à l'apprentissage, et pour commencer à s'épanouir. Bien entendu, nous devons tout faire pour informer et soutenir les parents, puisque les relations familiales et le milieu d'origine de l'enfant jouent un rôle incontestable. Toutefois, non seulement il n'est souvent pas nécessaire de résoudre des problèmes familiaux, mais dans de nombreux cas, cela est même impossible. Pour de multiples raisons, on ne peut pas toujours agir sur les parents ; il est donc essentiel de garder à l'esprit que dans notre travail avec les enfants, nos outils les plus puissants sont ceux que nous avons sous la main.

Qui plus est, les parents qui ne peuvent pas ou ne veulent pas répondre aux besoins de l'enfant dans son milieu familial ne seront pas aidés par des concepts qu'ils ne comprennent pas bien, par un surplus de connaissances ou par des sentiments de culpabilité. Il est important d'éviter de susciter une réaction du type : « À quoi ça sert d'essayer ? » ou « Quoi que je fasse, ça ne sera jamais assez bien ». L'accompagnement et le soutien que nous proposons aux parents doivent être séduisants, et leur permettre de choisir des solutions appropriées et applicables, qui tiennent compte de leur tempérament et de leurs circonstances particulières.

Ce que nous pouvons faire, c'est fournir aux enfants un milieu propice à leur épanouissement, et des relations chaleureuses à l'école. Nous pouvons créer une communauté où l'enfant peut trouver des moyens sains de se défouler, tandis qu'il consolide son caractère. Il est plus sage de nous concentrer sur les expériences de l'enfant dans la classe, parce que cette dernière a été l'objet de notre formation, qu'elle relève de nos compétences et qu'elle nous fournit les outils dont nous avons

besoin. Cette manière de faire est également le meilleur moyen de produire les transformations profondes et durables que nous recherchons.

La fois suivante où Herzog s'est déchaîné, je l'ai vite amené dans la salle du matériel, une pièce agréable avec une grande fenêtre et une double porte vitrée. J'ai pris des pelotes de laine de la taille d'un œuf et de couleurs vives et je les ai lancées en l'air d'un geste désinvolte. Quelle jolie danse pleine d'éclat, quel bel arc-en-ciel de globes multicolores se répandant sur le sol !

– Aide-moi, Herzog, l'ai-je invité. Aide-moi à faire un magnifique fouillis !

Son visage s'illumina d'un large sourire et sa peur s'évapora devant mon attitude indulgente. Après avoir lancé autant de pelotes de laine que possible, nous nous sommes enlacés et nous avons admiré notre désordre. Ensuite, nous sommes allés chercher Amber, la responsable des inscriptions, pour qu'elle l'admire aussi.

J'ai dit à Amber :

– Ne sois pas choquée ou fâchée. Herzog avait vraiment besoin de tout mettre sens dessus dessous. Nous avons pris soin de ne pas trop malmener les pelotes de laine, mais regarde le superbe désordre que nous avons fait ! »

Pas vraiment surprise et toujours prête à suivre un enfant dans son univers particulier, Amber admira le désordre avec sincérité et générosité.

– Nous allons les enrrouler et les remettre soigneusement à leur place, Amber. Ne t'inquiète pas, ai-je ajouté. Herzog, ça va nous prendre longtemps de tout ranger, mais nous pouvons aller chercher des enfants dans la classe pour qu'ils nous aident. Allons les chercher pour leur montrer ce magnifique fouillis avant de commencer à le ranger.

Les enfants qui sont revenus avec nous ont admiré le désordre et ont complimenté Herzog. Ils ont senti intuitivement la valeur de cette activité comme substitution de la fureur qui le poussait à détruire leur travail. Ils ont tout fait pour qu'il soit fier de son œuvre.

Pendant que nous remettons de l'ordre, Herzog et moi faisons très attention de ne pas marcher sur la laine étalée par terre, et de manipuler les pelotes avec soin.

– Ces pelotes de laine ne sont pas faites pour être lancées, ai-je dit. Ça peut les abîmer, mais nous avons bien fait parce que tu sembles avoir vraiment besoin de quelque chose pour faire du désordre. Et nous pouvons les embobiner et les ranger soigneusement.

Je ne sais pas exactement pourquoi cette approche du problème d'Herzog donna de bons résultats, mais j'en étais contente. J'ai répété ces interventions trois ou quatre fois, déchirant des journaux ou cassant des tiges en petits morceaux. En tant qu'enseignante, mon rôle consiste à fournir un environnement où l'enfant peut établir des relations saines, développer ses facultés, collaborer à des projets de travail profondément satisfaisants et devenir maître de lui-même. Ce processus est grandement propice à la guérison. Je fais tout ce qui est nécessaire pour aider l'enfant à trouver une manière saine de se défouler tandis qu'il affermit sa personnalité. Et je sais qu'il aurait été impossible d'appliquer cette approche sans notre emploi du temps ouvert et la liberté d'utiliser tout l'espace nécessaire.

Les parents et le personnel de l'école doivent encourager les pratiques insolites de ce genre. Finalement, il est très important pour la réussite d'une telle approche que des enfants plus âgés soient présents, des enfants vivant dans la communauté depuis

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que les choses tombent toujours sur son passage. Ça peut sembler injuste que ça n'arrive qu'à lui. Personne n'aime être dans son tort si souvent. Vous pourriez dire : « Nous savons que tu ne l'as pas fait exprès, Lee. Nous allons t'aider à tout ramasser. » Toi, Lee, tu pourrais dire : « Oh, non, pas encore ! Je suis si fatigué de faire tomber les choses. Est-ce que quelqu'un pourrait m'aider à les ramasser ? »

Il est utile de suggérer aux enfants des réactions alternatives. Mais cela leur nuirait de les forcer à adopter ces comportements. Les enfants ont besoin de choisir le moment où ils peuvent essayer de nouvelles solutions verbales et éprouver les émotions qu'elles suscitent. Identifier et définir des émotions, les faire survenir au niveau conscient en toute sécurité, être à l'aise avec elles et les assumer ouvertement est un processus personnel. Notre objectif n'est pas la récitation forcée de phrases imposées, mais la possibilité pour l'enfant d'exprimer, d'une manière qui reflète son milieu culturel, des sentiments authentiques dont il est conscient. Il est judicieux d'investir le temps et la patience nécessaires à chaque enfant pour qu'il évolue sur le plan de la politesse, surtout lorsqu'il s'agit de présenter des excuses et d'en comprendre le sens.

Les produits binomiaux de Lee semblaient avoir été imprimés trois fois, de manière presque superposée, produisant un étourdissement qui rendait inutile toute tentative de ma part de comprendre ou de réviser ses calculs.

- Qu'est-ce que ça dit ? demandais-je.
- Je ne sais pas, répondit-il. Peut-être $16 + 32 + 12$. C'était un des problèmes que j'avais inventé.
- Et la réponse, elle dit quoi ? demandais-je.
- Elle devrait dire $(2+3) (8+4)$ parce que ça serait la bonne

réponse.

Et nous avons continué ainsi, Lee et moi ; il me récitait de mémoire les problèmes qu'il avait inventés et les réponses obtenues, après les avoir notés d'une manière qui ne lui permettait pas de les lire. Il avança rapidement du calcul des carrés des binômes aux produits des binômes, et ensuite aux carrés et produits des trinômes, mais personne ne pouvait lire ce qu'il avait noté. Comparée aux autres enfants, la motricité fine de Lee était beaucoup moins développée que ses capacités conceptuelles. Des tâches manuelles profondément satisfaisantes qui rendraient ses mains plus agiles pourraient permettre de réduire cet écart.

Aucune tâche intellectuelle n'était trop difficile pour Lee. Il réussissait tout du premier coup. C'est pourquoi j'ai essayé de l'intéresser au crochet aux doigts, comme voie éventuelle vers le développement social et vers l'écriture lisible. La façon dont le travail manuel peut mener à la réalisation de nombreux objectifs – épanouissement social, concentration, respect des autres, développement de la motricité fine – reste un mystère. Comme la musique, le travail manuel adoucit les mœurs ; il est important que les enseignants prennent le temps de mettre à profit ce genre d'activité, selon les besoins des enfants. Pour Lee, le crochet constituerait un vrai défi, exigeant concentration et détermination. Sa prodigieuse activité mentale serait ralentie, sa motricité fine se développerait et son expérience serait élargie. Mieux encore, cette activité pourrait le lier aux autres enfants qui, eux, étaient déjà amis. Par ailleurs, ce serait là une chose qu'ils pourraient lui apprendre et en laquelle il ne les dépasserait pas dès le départ.

Si un enfant ne peut pas se servir d'une clé traditionnelle

pour ouvrir la porte de sa propre éducation, nous ne devons pas hésiter à lui donner une carte de crédit, un grand trombone ou un autre outil servant à entrer par effraction. À mon avis, il faut fournir à l'enfant, dans ces cas-là, la pierre métaphorique qui brisera une vitre, ou l'échelle dont il aura besoin pour escalader un mur – autrement dit, tout ce qui pourra l'aider à créer des liens sociaux et à commencer son éducation intellectuelle et émotionnelle, en exerçant toutes les parties de son cerveau, de manière conventionnelle ou non. Maria Montessori nous dit : « Le premier principe exige d'étudier et de former l'individualité : de connaître chaque enfant dans sa particularité, et de l'atteindre à travers ses propres traits de caractère. Le second principe concerne la nécessité de libérer l'enfant¹⁹. »

Les autres enfants collaboraient à la rédaction de rapports et de contes. Ils écrivaient, illustraient, créaient les graphiques, montages et reliures de leurs livres, travaillant dans des équipes qui se formaient spontanément. Mais lorsque Lee avait un partenaire de travail, ils restaient l'un à côté de l'autre, sans former d'équipe. Ce travail en parallèle, caractéristique des très jeunes enfants mais moins approprié au niveau élémentaire, montrait bien les limites que notre communauté avait fixées vis-à-vis de Lee. Mais Lee refusait d'enrouler la laine autour de ses doigts et de la tirer à travers des boucles, même lorsqu'il voyait que les autres faisaient des bracelets et des colliers, et se servaient ensuite d'un crochet pour fabriquer des ceintures, des sacs, des foulards et des couvertures.

Les enfants irritables, coléreux ou méfiants apprennent à se calmer et à résoudre des difficultés relationnelles en faisant de la couture, de la broderie et du crochet. Tout autour de lui, des enfants apprenaient à broder, à faire des coutures anglaises, des surjets et des points de feston. Ils faisaient des poufs, des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

travail précédent. Je suis partie, laissant les choses suivre leur cours. Les jours qui ont suivi, j'ai reproduit la même scène avec d'autres enfants et d'autres objets.

C'est ainsi qu'à un moment donné les enfants prirent l'habitude de pousser leur matériel sur la table de Casey, au lieu de le remettre à la place habituelle sur l'étagère. Des semaines plus tard, quand il fut prêt, Casey commença à se lever et à circuler dans la classe, initiant des activités et se joignant prudemment à des groupes. J'avais agi indirectement, de manière à ne pas lui accorder une attention qui le mettrait mal à l'aise. Afin de lui épargner l'angoisse d'une présentation, je la faisais à un enfant assis à côté de lui, ou à un groupe qui était à proximité. Petit à petit, il se rendit compte de mon intention et se rapprocha, comprenant que je n'allais pas l'obliger à aller trop vite ou à changer sa manière de faire. J'ai commencé à le regarder de temps en temps, et puis à lui adresser la parole directement. Une approche indirecte peut constituer une clé utile qu'on peut laisser à la disposition de l'enfant. À un moment donné, j'ai commencé à donner à Casey des occasions de prendre la parole.

Lorsqu'un enfant faisait un commentaire à son sujet, disant qu'il était timide ou silencieux, ou qu'il restait à sa table toute la matinée, je répondais par une remarque insouciance : « Ah, oui, il fait les choses à sa façon », ou : « Casey sait qu'il est bon pour lui de prendre son temps », « Casey sait ce qu'il doit faire », ou encore : « Il aime réfléchir longtemps avant de parler. » Les enfants sont habitués à mon refus de les enfermer dans des catégories générales, et ils imitent presque instinctivement cette acceptation généreuse, inventant de nouvelles manières d'accommoder l'individualité.

À 7 ans et demi, au cours de sa deuxième année dans notre communauté, Casey était à l'aise et avait un comportement

naturel. Il participait à toutes les activités qui n'exigeaient pas d'intervention devant un groupe. Quand un ou plusieurs enfants apprenaient un poème par cœur et le répétaient pour le réciter devant notre classe avant de faire le tour de l'école, Casey se montrait terrifié. Si on l'invitait à participer à une telle activité, il reculait, épouvanté. Mais il montrait de l'intérêt lorsqu'il voyait deux enfants sortir dans le jardin devant l'école et s'asseoir sur le banc sous les arbres pour apprendre un poème. Il jetait aussi des coups d'œil furtifs par la porte donnant sur l'arrière-cour et écoutait l'enfant qui déclamait un discours du haut de la maison dans les arbres, à un autre enfant se tenant de l'autre côté de la clôture.

J'ai attendu.

Un matin, Casey passa près de moi et me dit :

– Je pourrais décider de lire un de ces poèmes, mais à moi tout seul.

– Seulement à toi-même, ai-je acquiescé.

– Sans l'apprendre par cœur, a-t-il tenu à préciser.

– Tu vas seulement le lire, ai-je répété. Je comprends.

Casey passa près de moi, un poème à la main.

– Je ne le lirai à personne d'autre, seulement à moi-même.

J'ai souri en hochant la tête.

– Montre-moi le poème que tu as choisi. *L'Aigle* ! J'aime cette partie : « La surface ridée de la mer rampe à ses pieds. » Pourquoi penses-tu que Tennyson dit ça ?

– Si tu es au sommet de la falaise, la mer peut sembler petite et les vagues très hautes peuvent ressembler à de petites rides... peut-être, proposait-il.

– Ah, oui ! Et ça aussi : « auréolé de l'azur des cieux ». C'est comment, là-haut où l'aigle se tient près du soleil ?

– Il y a une auréole ? se demanda-t-il.

– Azur veut dire bleu, et il est auréolé de ce bleu. Quel serait

ce bleu qui l'entoure près du soleil ?

– Oh, c'est le bleu du ciel !

– Quelle est ta partie préférée ? ai-je demandé, pour renforcer son intérêt et m'assurer qu'il savourait toutes les paroles et se délectait des vers et de leur signification.

– Et telle la foudre, il tombe sur sa proie ! récita Casey, les yeux brillants. Mais je ne vais pas apprendre ce poème par cœur, je vais seulement le lire. Et je vais le lire à moi tout seul.

– Seulement le lire, et à toi tout seul, ai-je confirmé. Pourquoi aimes-tu ce vers-là ?

– Parce que ça va vite. Je vais sortir dans le jardin maintenant.

Il sourit nerveusement. Que mijote-t-il ? me suis-je demandée. J'ai attendu, sans le pousser davantage.

– Je sais très bien le lire maintenant, mais je ne le lirai à personne, dit-il quand il est rentré.

– Seulement à moi ? ai-je demandé.

– Peut-être à toi, dit-il.

Et il le fit.

– Je ne vais pas lire ce poème à la classe, dit-il, tout agité.

– Seulement à la bibliothécaire ? me suis-je avancée.

– Seulement à la bibliothécaire.

Et il le fit.

– C'est tout, dit-il. Pas à la classe.

Maintenant j'avais de sérieux soupçons, mais je me suis gardée de heurter les pousses délicates qui s'aventuraient en terrain inconnu.

– Seulement à la responsable des inscriptions ? me suis-je risquée.

Ces deux personnes étaient connues et aimées des enfants, elles traversaient leurs locaux tous les jours pour aller à la salle de bains, ou pour demander des fournitures scolaires.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La première fois que Clarissa et Marge ont vu Roger, elles ne l'ont pas vraiment regardé, non pas à cause de son allure insolite ou son comportement étrange, mais simplement parce qu'elles étaient trop occupées à être belles pour se soucier de lui. Mais quand il se mit à s'agiter, à pousser des cris et à pleurer, et qu'il alla aux toilettes avec son pantalon mouillé, laissant sur sa chaise une flaque qui se répandit bientôt sur le sol, elles ne purent s'empêcher de regarder. Elles regardaient du haut de leur position, la tête droite. Comme ce spectacle était différent de l'univers des jupons et des ourlets ! Assez différent pour ne poser aucun risque. Il ne s'agissait pas d'une petite fille. Pas de risque que les robes s'usent si papa ne pouvait pas payer. Rien de cette histoire ne pouvait déteindre sur elles.

Elles assistèrent à ce spectacle avec indifférence, fixant Roger sans ciller. Roger représentait la partie désordonnée de la vie, mais sous une forme dont elles pouvaient s'approcher sans danger. Quand je les ai vues observant Roger, j'ai su qu'elles étaient prêtes à rompre leur jeûne et à participer au festin de la vie. Les robes, les récitals de piano et le bon travail à l'école ne leur suffiraient jamais plus.

Un jour de pluie, pendant la récréation qui se passait à l'intérieur, Marge dit :

– Roger, nous sommes deux petits chatons et nous voulons jouer. Tu vas agiter ce fil et nous essayerons de l'attraper. Les chatons promettent de ne pas griffer trop fort.

Bien entendu, les chatons griffèrent trop fort et le jeu commença pour de bon.

– Roger, dit Clarissa, les chatons doivent faire la sieste maintenant. Mets deux petits tapis sous la table. Tu vois, nous sommes des chatons bruyants, alors tu dois nous calmer en nous grattant derrière l'oreille.

Elles ronronnèrent si fort que Roger dut les réveiller. Elles le

pourchassèrent et il tomba. Les chatons léchèrent la bosse qu'il s'était faite (elles firent semblant). Il leur apporta du lait et elles le renversèrent. Il dut le nettoyer.

Désormais, Clarissa et Marge intégrèrent Roger et son travail dans leurs journées. Parfois elles le soutenaient de loin. Parfois elles le faisaient s'asseoir près d'elles. Et parfois il était occupé à travailler avec d'autres enfants.

– Regarde, Roger, nous travaillons avec le damier. Viens, on va te montrer comment faire, dit Marge.

– Nous ne pouvons pas te lire les mots sur les cartes maintenant parce que nous sortons dans la cour pour répéter notre pièce. Mais tu peux jouer le rôle du chien si tu n'aboies pas trop fort, et seulement quand nous te le demandons, lui dit Clarissa.

– Non, on n'a plus besoin de chien dans la pièce, alors demande à Val de lire des mots pour toi.

– Si tu te laves et si tu changes vite tes vêtements, tu peux venir avec nous faire la tournée pour la présentation de notre projet. Tu peux tenir la baguette, mais seulement si tu te dépêches. Nous n'attendrons pas longtemps.

Elles persuadaient Roger de suivre leur rythme.

Dépêche-toi, nous avons faim, disaient-elles. Il est presque midi. Tu veux déjeuner avec nous ? Regarde, Roger, nous n'allons pas faire tout le travail pour toi. Nous allons t'aider, mais si tu ne collabores pas nous allons partir. Allez, Roger, si tu ne te mets pas au travail, tu vas encore rater ta leçon de piano.

Elles l'encourageaient et lui témoignaient de la reconnaissance.

– Roger, tu as travaillé si vite que tu peux sortir jouer avant les autres. Tu n'es pas content que nous t'ayons attendu ?

Je dis aux enfants et à Roger qu'il pouvait mouiller son pantalon aussi souvent qu'il le voulait, et qu'il pouvait arrêter

quand il l'aurait décidé. J'avais accepté d'avance que cela pourrait prendre un semestre. Différentes équipes d'enfants l'aidaient à laver ses vêtements. Le premier semestre, il mouilla son pantalon pendant environ deux mois ; l'année suivante, ce fut pendant quelques semaines, et puis il cessa de le faire. Clarissa et Marge s'éloignèrent peu à peu de Roger, à mesure qu'il se faisait des amis et se concentrait sur son travail.

La troisième année, alors que j'avais oublié ce chapitre de son histoire, Roger refusa à nouveau d'utiliser nos toilettes. Mais il ne mouillait plus son pantalon ; au lieu de cela, il ne buvait ni eau, ni jus de fruits au déjeuner, pour maîtriser sa vessie jusqu'à son retour à la maison. Je ne savais rien de ces changements jusqu'au moment où la mère de Roger vint à l'école un matin et m'expliqua en pleurant qu'il ne prenait que de toutes petites gorgées d'eau, à des moments soigneusement choisis. Qu'est-ce qui avait changé cette année-là ? L'obstination de Roger était-elle une réaction à la personnalité autoritaire de la nouvelle assistante ? Entre eux, un lien malsain s'était rapidement créé. Le pouvoir de ce lien les gardait tous les deux enfermés dans une relation trop proche et nuisible. Ils semblaient prendre du plaisir à se tourmenter. Lui rappelait-elle sa mère ?

Les enfants et moi, nous avons vu le pouvoir destructeur qu'ils exerçaient l'un sur l'autre, et nous sommes intervenus. Clarissa et Marge ont pris les choses en main pour les ramener à la normale. Elles s'intéressaient moins à Roger qu'auparavant, mais elles étaient toujours d'excellentes meneuses et des organisatrices efficaces. De plus, il s'agissait de la santé de Roger, ce qui conférait de l'importance à leur mission.

Elles établirent un horaire qu'il devait garder dans son cahier de travail, où elles avaient inscrit les moments de la journée où il devait boire de l'eau et aller aux toilettes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas, Eldon ? ai-je demandé sournoisement.

– Quoi ? bredouilla Eldon.

– Je ne t’ai presque pas reconnu sur la photo dans le journal, mais heureusement j’ai vu ton nom. Combien de piments as-tu mangé, Eldon ? Trente-quatre ?

Eldon serra les dents en réfléchissant et regarda dans ma direction, les yeux ternes. Son index sur le menton, il me fixait. Les enfants me regardaient d’un air interrogateur.

– Quoi ? balbutia Eldon.

– Eldon, tu as oublié de raconter les meilleures histoires. Les enfants, Eldon vient tout juste de commencer. Il a beaucoup d’histoires à raconter, mais il ne peut pas le faire si vous l’interrompez sans arrêt. Vous lui répétez que ça ne peut pas être vrai et que c’est impossible. Comment peut-il vous raconter ses meilleures histoires si vous l’interrompez tout le temps ?

Les sourcils d’Eldon, souvent froncés, se confondaient maintenant presque avec la naissance de ses cheveux. Il se tenait debout, rigide et lointain. Les autres enfants se bousculaient et chuchotaient. Enfin, Eldon se hasarda à dire :

– À vrai dire, j’en ai mangé trente-sept, mais j’ai dû m’arrêter pour boire un verre de lait après le vingt-sixième. Je n’ai même pas été malade le lendemain. J’ai gagné cinq cents dollars.

Les enfants s’agitaient, l’air enragé, et me jetaient des regards furieux.

– Maintenant, les enfants, c’est à votre tour de dire quelque chose d’encourageant, comme : « Qu’est-ce que tu as l’intention de faire avec l’argent, Eldon ? », ai-je suggéré. Allons, les amis, vous pouvez le faire. Je sais que vous pouvez. Soyez un bon auditoire. Ça sera amusant pour vous et ça sera bon pour Eldon.

– Mais il ment et tu l’aides ! dit un enfant d’un ton exaspéré.

– Si vous voulez être son auditoire et lui poser des

questions, il ne mentira pas, ai-je assuré. Il inventera des histoires. Il est vraiment doué pour ça.

Je leur promis qu'ils gagneraient à être un bon public.

Les enfants commencèrent à s'adoucir, tout en se scrutant les uns les autres. Un d'entre eux haussa les épaules et demanda :

– Alors, Eldon, est-ce que tes parents t'obligent à mettre l'argent de côté ?

– Non, ils ne m'obligent pas. Ils me donnent la permission d'aller dans la péninsule du Yucatán cet été pour étudier les Indiens mayas. Quelqu'un veut que je lui rapporte un glyphe ?

En regardant certains enfants, je voyais la colère les envahir lentement. La raison l'emportait sur la charité, et la vérité se pavanait, réclamant son statut de bien suprême.

– Je sais que ce n'est pas facile, ai-je insisté, mais ça vaut la peine d'apprendre. Arrangez-vous pour que l'histoire d'Eldon ne soit pas un mensonge.

– Mais c'est la vérité, dit Eldon.

– Tu vois, il dit que c'est la vérité ! dit un enfant irrité.

– Bien sûr qu'il dit ça, ai-je dit, mais n'abandonnez pas. Faites une histoire avec ce qu'il dit, et arrangez-vous pour que, dans l'histoire, tout soit vrai.

– Oui, Eldon, je veux que tu me rapportes un glyphe, dit fermement un enfant équilibré et plein d'assurance, et quand tu reviendras, vas-tu parler la langue maya ?

– Eh bien, je ne sais pas si je peux apprendre si vite, mais je vais essayer, promit Eldon d'un air hautain.

* * *

Le lendemain nous n'étions pas encore sortis du jeu « Mensonges et Vérités ».

– Donna, Donna, tu sais quoi ? Eldon est allé faire une randonnée avec son père dans la campagne en bas de chez lui et il s’est perdu. Une dame chinoise l’a trouvé et il est monté dans sa voiture. Elle l’a amené chez une amie à elle pour téléphoner. Son père est venu le chercher. Est-ce que c’est vrai dans l’histoire, ou dans la vraie vie ? se demandèrent les enfants.

– Vous savez, Eldon est si doué pour inventer des histoires que je ne peux pas distinguer entre les deux. Eldon, tu sais ce qui serait amusant ? Que tu nous racontes des histoires qui te sont vraiment arrivées, mélangées avec des histoires que tu inventes, et nous essayerons de deviner quelle partie est vraie dans la vie, et quelle partie est vraie dans ton invention, ai-je proposé.

– Oui, Eldon, s’il te plaît, demandèrent-ils.

– Je dois y réfléchir, dit Eldon, songeur.

Quand le père d’Eldon confirma dans les moindres détails l’aventure du garçon dans la campagne, Eldon exulta, triomphant. Nous étions émerveillés par son talent de conteur. Nous n’arrivions pas à séparer la fiction de la réalité. C’est là que le plaisir commença vraiment ; et c’est là qu’Eldon se mit à faire une distinction méticuleuse entre les faits et la fiction, chaque fois que nos propres efforts échouaient. Nous démêlions ces récits si adroitement tissés, pour nous retrouver, malgré tous nos efforts, irrémédiablement enchevêtrés dans leurs fils.

Je décidai que demander à Eldon de raconter une histoire serait une des activités facultatives de la classe. Cela lui fournirait une base solide pour nourrir sa créativité et affermir son talent. En même temps, cela permettrait aux enfants de ne plus comparer Eldon à une mauvaise herbe, envahissante et toxique, qu’il fallait extirper, éliminer ou abattre chaque fois qu’on la voyait. Il fut enfin reconnu comme le spécimen exotique qu’il était, une merveille à apprécier et un bonheur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bien créée. Ils collaboraient à des projets en cours, et les autres enfants avaient déjà remarqué leur amitié. Comment cela était-il arrivé ? Molly ne portait aucune attention aux commentaires des enfants à propos des amitiés entre un garçon et une fille. Elle allait et venait d'un pas pressé, dos courbé, ses longs cheveux mal peignés volant au vent. La tête haute, elle jetait un sourire exagéré à tous ceux qui se permettaient de lever les sourcils devant son allure sauvage et ses membres agités. Mais Quentin, toujours bien mis et bien peigné, toujours comme il faut, guettait du coin de l'œil, prêt à affronter celui qui oserait tourmenter son amie. Car il remarquait tout, et il se sentait concerné. Il prévenait toute moquerie éventuelle par son regard foudroyant. Sa lèvre, sa joue ou son menton se mettaient à trembler tour à tour. Et il attaquait.

Selon son humeur, Quentin pouvait prêcher avec un zèle messianique que les filles et les garçons peuvent être simplement de bons amis, ou bien il se vengeait en infligeant de la douleur. Quand quelqu'un se plaignait d'avoir mal aux mains, Quentin avait encore plus mal. Il jetait son corps anguleux par terre en se tordant. Ses larmes inondaient le sol. Les autres enfants, confus, finissaient par le réconforter.

– Qu'est-il arrivé ? demandais-je.

– Je n'en suis pas sûr, répondait l'enfant.

– Je pense que j'ai des os cassés, disait Quentin. Je suis né avec une malformation au cou, et maintenant il est vraiment blessé.

Quentin se mit à faire un gilet au crochet ; il s'était lancé à corps perdu dans ce travail, comme dans tout ce qu'il faisait, répandant des épaves sur son passage, les nerfs solidement noués. Le crochet volait de plus en plus vite. Les pelotes de laine se transformaient en grappes de points, s'accumulant rang après rang pour produire un éblouissement multicolore. De jour

en jour, les enfants s'émerveillaient devant ce vêtement d'une taille grotesque qui ne cessait de croître.

Une ou deux fois, il enfila le gilet en le forçant par-dessus sa tête et en le tirant vers le bas sur sa poitrine osseuse. J'ai retenu mon souffle. Il n'avait tenu compte d'aucun de mes conseils, ni de mon aide, dans la fabrication du gilet. Avec chaque nouveau rang, le gilet déformé renforçait son emprise asphyxiante. Mais Quentin était étrangement calme quand il faisait du crochet, et des journées entières passaient sans explosion. Il commença à faire des progrès en mathématiques et en langues. Il arrivait à supporter certains conseils et directives. Parfois, il ralentissait suffisamment son rythme pour penser avant d'agir, en évitant ainsi de détruire frénétiquement son travail après des fautes d'inattention.

Un jour je me suis aperçue qu'il régnait un calme étrange dans un coin de la salle. Un groupe d'enfants, figés entre attirance et répulsion, regardait Quentin couper d'épais morceaux de laine colorée de son gilet avec de petits ciseaux émoussés, pas du tout appropriés pour un tel massacre. Son visage était impassible. Je me déplaçai lentement en pensant vite.

– Quentin est en train de découper son gilet ! osa dire un des enfants à haute voix.

– Pourquoi fait-il ça ? s'écria un autre enfant, rompant l'emprise de la fascination morbide.

Je répondis très haut, mais calmement :

– Parce qu'il est certain qu'il peut en faire un autre, qui sera encore plus beau. Et parce qu'il a beaucoup de courage. Regardez comme ils sont beaux, les morceaux qui tombent par terre, comme le reflet d'un arc-en-ciel sur des eaux ondulantes.

Certains enfants demandèrent à Quentin s'ils pouvaient garder des morceaux de son gilet. Il dit oui sans bouger les

lèvres, mais clairement.

Un autre gilet commença à prendre forme.

– Non, pas un gilet. Cette fois-ci, ce sera une robe pour Molly.

Il s’arrêta de temps en temps pour demander des conseils, et, à intervalles réguliers, Molly devait essayer la robe pour la taille. Ils s’asseyèrent côte à côte et travaillaient ensemble.

La tradition orale des enfants dans la classe s’enrichit de l’expression : Une fille et un garçon peuvent être de bons amis. Quentin et Molly n’étaient pas amoureux ; seul quelqu’un de l’extérieur aurait pu penser une chose pareille.

Nos journées mouvementées se poursuivaient, avec leurs diverses activités et leurs surprises. Le haut de la robe imaginée par Quentin s’était matérialisé. En travaillant ensemble, Quentin et Molly menèrent aussi à bien des projets scolaires. Quentin s’arrêta pour considérer comment le haut allait devenir une jupe, et il accepta des suggestions. Nous avons fait quelques tentatives puis Quentin s’est remis au travail. Il avait déjà fait plusieurs centimètres de la jupe quand Molly décida de travailler avec Daniela, promettant à Quentin qu’ils se reparleraient quelques jours plus tard pour discuter de l’idée qu’ils avaient pour un rapport.

Quentin crocheta avec frénésie, ses épaules étroites tendues et relevées. Parfois il s’entraînait seul aux chiffres romains. Il travaillait en silence avec les boîtes de grammaire. De longues journées d’attente s’écoulèrent pour lui ; il demanda, il blâma, puis il dénonça Molly pour sa promesse donnée à la légère et brisée avec insouciance durant un mois de :

– Oui, je le ferai ! Je le ferai ! Demain !

Et il crocheta toujours.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

continuons à chercher la clé qui ouvrira la porte à un enfant « étranger », et notre communauté continue à s'enrichir grâce aux bénéfices qui découlent du soutien que nous offrons à tous ceux qui ont besoin de plus d'attention, ou d'une attention différente. Nous approfondissons notre humanité et redéfinissons la civilité pour inclure une diversité d'enfants tout en cherchant des solutions aux problèmes inévitables qui se posent pour chacun.

Ainsi, nous tournons vertigineusement, restant sur notre orbite, maintenant inconsciemment le cap grâce à notre soif de culture, notre passion pour la coopération, et le génie de Maria Montessori qui a su reconnaître ces besoins, les soutenir et nous donner les moyens de les nourrir.

25. *Ibid.*, p. 75.

Troisième partie

Trouver de nouveaux remèdes

Lisa, Sheila et Teague

L'abus invisible des enfants

– Lisa est méchante, je la déteste, j’aurais préféré qu’elle ne vienne jamais à cette école. Elle a fait tomber le damier exprès et a tout gâché notre problème. Je voudrais qu’on la chasse de l’école.

– Tu es en colère à ce point ! Tu es vraiment furieuse, Meg.

Depuis des semaines, Lisa, qui était nouvelle à notre école, provoquait la colère des enfants. La situation avait atteint des proportions dangereuses.

– Et ce n’est pas tout, dit Meg tandis que je demandais à un enfant plus âgé de continuer la leçon que j’étais en train de donner à trois autres sur la grande division avec les éprouvettes. Tout le monde la déteste. Elle détruit notre travail et ne veut pas arrêter, quoi qu’on fasse. J’ai envie de la frapper.

Détester est un grand mot, un mot que notre communauté n’admet pas normalement, mais les enfants comprenaient que cela valait mieux que la réaction que Meg avait auparavant – celle de pousser.

Meg tremblait et pleurait.

– Meg, tu es furieuse, mais tu ne l’as pas poussée. C’est une belle réussite !

Je me rendais compte que Meg était prête à apprendre comment inclure et soutenir un autre enfant que la colère rendait agressif, comme cela avait été son cas. Si Meg pouvait acquérir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

thérapie familiale et la participation à des groupes de soutien pour parents sont souvent d'une grande utilité aussi. Ces séances peuvent se baser sur les principes du développement de l'enfant établis par Maria Montessori, et peuvent être dirigées par des membres du corps enseignant. Des programmes offerts dans la communauté, tels que « Parler pour que les enfants écoutent », développé par Elaine Mazlish et Adele Faber, offrent également un soutien efficace. L'équilibre changeant et délicat entre respect et défi, liberté et responsabilité, autonomie et protection, qui exprime le mieux l'amour parental, n'est pas facile à établir et à maintenir au fil des ans.

L'environnement familial préparé

Lorsqu'il était bébé, Teague dormait peu et avait des coliques. Plus tard, il était facilement intimidé et semblait désorienté dans la compagnie d'autres petits. Au cours de sa période de maternelle, Teague paraissait souvent perdu par rapport à ses camarades. Et pendant ses années d'enseignement élémentaire, de petits changements dans sa routine le perturbaient vite, et il parlait sans cesse, qu'on l'écoute ou pas.

Les discours de Teague dépassaient de loin l'entendement et l'intérêt de ses camarades de classe. Il ne montrait aucune curiosité pour le travail des autres, mais inventait sans cesse ses propres variations, parfois productives et parfois maladroitement. Les crises qu'il avait en classe étaient ardentes et bruyantes. Quelquefois, les enfants disaient qu'il hurlait comme un coyote. Ces tics nerveux étaient rebutants pour les autres, parfois à dessein. La compassion et un quelconque intérêt pour ses camarades semblaient hors de sa portée. En fait, il montrait du

dédain tant pour les enfants que pour les adultes. Les enfants le soutenaient, malgré tout, de leur mieux, et l'appréciaient en tant qu'individu unique, mais on ne peut pas dire qu'ils l'aimaient. Ils se rendaient compte que Teague était brillant, mais ils savaient que l'intelligence n'est pas tout dans la vie, et ils comprenaient que beaucoup de choses lui manquaient.

Dans une autre école, les rencontres parents-enseignants auraient été désastreuses pour son contact avec les autres, et pour son avenir. L'enseignante aurait probablement recommandé une série d'examens, en espérant qu'un médicament soit prescrit, pour que son travail à elle ne dépasse pas les limites des leçons à donner. Elle aurait pu dire de Teague qu'il souffrait de troubles oppositionnels, de troubles affectifs ou d'inadaptation sociale. Elle aurait peut-être recommandé des tests pour le dépistage de troubles bipolaires.

Au lieu de tout cela, les parents et les enseignants ont passé une heure à réfléchir à ce petit garçon dynamique, imprévisible, complètement déconcertant mais adorable. Au cours des réunions et des rencontres, les adultes échangèrent des idées, à la recherche de stratégies pour faciliter la vie de Teague. En discutant des problèmes de Teague, ils ne perdirent jamais de vue la joie et le plaisir que pouvait procurer cet enfant.

La famille de Teague habitait une petite maison emplies de livres et de musique. Ses parents étaient un peu plus âgés que la moyenne. Son père avait deux emplois et travaillait de longues heures. Sa mère travaillait à domicile comme conseillère en nutrition. Elle ne recevait jamais de clients et ne répondait pas au téléphone une fois que Teague et sa sœur étaient rentrés de l'école. La maison était accueillante et ordonnée, les enfants regardaient très peu la télé et n'avaient pas de jeux vidéo. La mère de Teague ne laissait pas les considérations financières la pousser à travailler après 15 heures. La famille préférait un style

de vie plus simple pour jouir de la tranquillité et du temps qu'ils avaient ensemble. Les repas préparés chaque jour étaient pris en famille ; la vie quotidienne se déroulait sans problème. La routine de l'heure du coucher était régulière et agréable. On n'emmenait pas les enfants faire des courses précipitées.

Chez lui, Teague apprit à cuisiner, à faire du vélo dans son quartier, et à aider aux tâches ménagères. Quand la famille refit la peinture dans le salon et la salle à manger, Teague et sa sœur aidèrent leurs parents. Comme à son habitude, Teague recevait des amis à la maison à sa façon. Il s'occupait d'eux avec bonne grâce pendant quinze minutes, leur présentait les garçons d'à côté puis disparaissait derrière un livre. Lorsque les parents de ses amis arrivaient pour les ramener chez eux, Teague réapparaissait, les remerciait de leur visite et les saluait en partant. Ses parents et les parents de ses amis respectaient sa manière de faire.

Au cours des années, Teague a connu beaucoup de hauts et de bas, mais son école et ses parents sont restés inébranlablement optimistes et encourageants. Peu à peu, les sautes d'humeur s'espacèrent et Teague devint plus sociable. Au bout de quelques années, il devint assez réfléchi et sûr de lui pour décider de se joindre aux scouts.

Plus tard, lycéen dans une grande école privée, Teague, toujours un peu excentrique, fut un élève heureux qui réussissait bien. Il devint membre du club de débat et de l'équipe de crosse²⁷. L'année de ses 16 ans, sa famille partit s'installer en Italie et il termina le lycée à Milan.

Grâce au soutien de ses amis, de l'école et de la communauté, un enfant excentrique peut s'intégrer à sa manière, et s'épanouir. Le plus souvent, il pourra éviter les catégorisations et les médicaments.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

12

Edmund, Nadia et Tad

Le don du temps

Edmund était en train de rêver, ce qui était un soulagement pour tous ! Car dès qu'il remontait à la surface et revenait à la réalité de notre classe, il se mettait à pousser et à importuner tous ceux qui se trouvaient près de lui. Ses parents venaient du nord-ouest des États-Unis, et ils avaient inscrit leurs quatre enfants à notre école. Edmund est arrivé dans ma classe en janvier et semblait seul et perdu parmi ses nouveaux camarades de classe. Pendant tout un semestre, il erra ainsi au milieu de nous et je m'inquiétais.

L'automne suivant, à l'âge de sept ans, Edmund sembla gagner de l'assurance et il se donna pour mission de guider les nouveaux arrivants et de gérer le groupe. Il avait l'air ravi lorsqu'on lui demandait de l'aide. Il avait acquis une nouvelle dignité qui transparaissait dans son attitude lorsqu'il se tenait devant la classe et demandait l'attention des enfants avant de faire une annonce. Lorsqu'il embrassait du regard sa communauté, en attendant calmement que tous les enfants arrêtent leurs activités et regardent dans sa direction, Edmund semblait grandir de quelques centimètres.

Un jour, après une présentation sur la grande division avec le matériel sensoriel, j'ai demandé à Edmund de faire équipe avec Tomás pour formuler et résoudre des problèmes de divisions. Je me suis éloignée d'eux en réfléchissant à ma prochaine

présentation. J'espérais que l'intérêt profond que Tomás portait à son travail et sa concentration soutenue pourraient résister à la tendance d'Edmund de se mettre à rêver ou à provoquer son partenaire. Le simple fait de lui avoir attribué un défi et un partenaire de travail à sa mesure fut le début d'une nouvelle vie. Avec le temps, Tomás et lui réussirent à maîtriser la séquence d'étapes de la grande division avec le matériel, en commençant par un diviseur à trois chiffres, puis à quatre, cinq et ainsi de suite.

Au cours du semestre, Edmund travailla avec enthousiasme et concentration, et fit des progrès en différentes matières. Mais il fixait toujours le sol en marmonnant lorsqu'il devait s'adresser à moi. Une fois, alors qu'il se tenait sur le seuil du vestiaire, où il avait pour tâche de s'assurer que le passage ne devienne pas trop engorgé quand les enfants entraient et sortaient pour aller chercher leurs boîtes à sandwich, quelques enfants se mirent à le taquiner en se faufilant entre la porte et lui, ou rampant entre ses jambes.

Je les ai arrêtés en disant :

– Edmund a droit à votre respect pour le travail qu'il fait. Dis-leur, Edmund. Dis-leur que tu as droit à leur respect.

Il bredouilla.

– Plus fort, demandai-je. Lève ton menton et gonfle ta poitrine.

Il essaya faiblement.

– Plus fort.

Il fit une réelle tentative.

– Encore une fois ! Dis-le de plus en plus fort, jusqu'à ce que ça sorte naturellement.

– J'ai droit à votre respect pour ce travail !

Son ton était maintenant hardi. Nous avons ri avec plaisir, et il a ri avec nous.

Lorsque la mère d'Edmund est venue pour un entretien en janvier, nous avons revu tout le travail d'Edmund et nous nous sommes aperçus que son dossier de mathématiques était impressionnant, alors que son dossier de langue était plutôt mince. J'étais contente de ne pas avoir été consciente de cette situation car, dans le cas contraire, j'aurais pu freiner son élan en essayant d'orienter ses efforts afin d'atteindre un équilibre dans son travail. Mais depuis qu'Edmund avait pris l'habitude de l'apprentissage auto-dirigé, et qu'il goûtait à la satisfaction de la motivation interne, je pouvais me permettre de m'interposer sans risquer de lui faire perdre des acquis précieux. Le fait de lui avoir généreusement accordé du temps avait porté ses fruits.

Le lendemain matin, tenant son dossier de maths dans une main et son dossier de langue dans l'autre, je lui dis :

– Edmund, nous allons faire faire un régime à ce gros dossier. Et nous allons nourrir l'autre.

Il sourit.

– Les enfants, ai-je demandé à la classe, qui veut énoncer les phonogrammes pour Edmund ? Qui travaillera avec lui avec les boîtes de grammaire ? Qui travaillera avec lui avec les cartes de lecture ?

Ces cartes consistent en une série de citations tirées d'œuvres littéraires. Les enfants les lisent et élaborent une histoire basée sur chacune d'elles, avec des personnages, une intrigue et un décor. Ensuite, ils mettent en scène la fiction qu'ils ont créée.

Plusieurs enfants levèrent la main.

– Vas-y, Edmund, ai-je dit.

Au cours des jours qui ont suivi, je me suis aperçue qu'Edmund s'en tenait strictement aux exercices que j'avais spécifiés. Étant donné notre environnement, mon style

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est leur énergie et leur intérêt sans limites, leur concentration soutenue et leur bienveillance qui ont permis à notre communauté de faire son travail le plus noble, celui de la guérison. Les enfants plus sereins, qui se conformaient plus facilement, ont continué à élargir leur expérience du potentiel de bonté de l'humanité. Ils étaient en train de développer une vision du monde qui réunissait l'humanité dans un *nous*. Et ce *nous* ne reléguait aucun *autre* dans le froid, où son cœur se durcirait en glace et où son esprit ne pourrait qu'inventer le mal.

Malcolm, le garçon que nous avons socialisé le plus récemment, avait repris son habitude de bousculer ou de tomber sur la personne avec qui il voulait établir une relation. Peter le frappa. Il le fit tomber par terre et lui donna des coups de pied – un comportement, de la part d'un grand garçon de 9 ans et demi, que nous ne pouvions pas tolérer.

– Il m'a bousculé, protesta Peter. Il marchait à côté de moi et tout à coup il m'a bousculé exprès. Alors je l'ai poussé plus fort, et puis je l'ai frappé et je lui ai donné des coups de pied. C'est ce que je fais. Si quelqu'un me fait quelque chose, je lui rends la pareille, mais plus fort. C'est ce que je fais chaque fois.

Bien entendu, un tel comportement est dangereux et doit être arrêté. J'ai regardé Peter fixement.

– Peter, tu es assez intelligent pour trouver une meilleure façon de répondre au comportement irritant de Malcolm. Les enfants, ça, c'est le travail de Peter, de trouver des solutions non violentes, et nous devons tous l'aider. Peter est un garçon très passionné, et il va commencer à utiliser sa passion pour aider les autres. Maintenant, il fait semblant d'avoir du pouvoir en frappant tous ceux qui se trouvent sur son chemin. Il a peur, alors il veut faire mal, mais il est ici dans notre communauté pour apprendre à faire autrement. Notre travail est de croire qu'il peut le faire et de repérer tous les signes de son progrès.

Dans ces situations, je parle aux enfants avec une passion viscérale. Je lutte pour un enfant comme Peter de toutes mes forces, et les enfants le sentent. Ma certitude et ma clarté sont contagieuses.

Un autre jour, Malcolm, qui faisait les choses à sa manière, exprimait son amitié en se promenant dans la classe et en disant : « Des fourmis rouges grimpent sur toi. Des fourmis rouges grimpent sur toi », tout en faisant tomber des morceaux de papier de soie rouge sur les genoux de chaque garçon sur son parcours. Arrivé à la hauteur du nouvel ami de Peter, avec qui ce dernier était en train de travailler et qu'il adorait pour sa loyauté, Malcolm sourit surnoisement, anticipant la scène qu'il allait provoquer.

– Des fourmis rouges grimpent sur toi, dit-il, et il attendit, le sourire narquois figé sur ses lèvres.

Peter frappa, l'accablant des coups auxquels il s'attendait.

Après avoir réconforté Malcolm, je lui dis, en m'assurant que Peter ne pouvait pas nous entendre, qu'il ne devait plus agir ainsi.

– C'est comme si tu te donnais des coups à toi-même, Malcolm. Peter est aux prises avec sa colère et il mérite ton respect et ton soutien. Tu sais qu'il n'y a jamais d'excuse pour provoquer la violence. Ou pour te faire battre. Tu dois apprendre à faire de ton mieux pour éviter ce qui peut le provoquer à te frapper, jusqu'à ce que nous arrivions à l'aider à maîtriser sa colère.

Malcolm se trouvait face à une situation nouvelle. Au cours des deux années qu'il avait passées dans notre classe, il n'avait jamais été frappé. Pourtant, il avait l'habitude de tourmenter ses camarades avec son humour dévastateur et ses déconcertantes créatures Woompah, fabriquées avec des fibres de notre tapis qui

s'effiloçait. Il planifiait des invasions secrètes qui s'immisçaient dans les projets des autres enfants, et les faisaient fondre en larmes. Confrontés à des familles Woompah de plus en plus nombreuses, les enfants se mettaient à crier ou succombaient au désespoir lors des invasions de ces créatures monstrueuses, tandis que Malcolm les regardait, le sourire aux lèvres, puissant dans son amusement cruel.

Mais c'était du passé. Malcolm, qui devait intégrer le deuxième cycle d'enseignement élémentaire, était resté dans notre classe le premier semestre parce que ses parents déménageaient dans une autre ville au milieu de l'année. Il avait des amis maintenant, qui venaient chez lui et qu'il allait voir chez eux. Notre objectif était de ne faire subir à Malcolm qu'une seule transition – entrer en quatrième année dans une autre ville. La régularité qui s'installe au milieu de l'année scolaire permet à l'enseignant d'apporter le soutien et l'attention nécessaires à la communauté, ainsi qu'à l'enfant en difficulté. Une transition au milieu de l'année, plutôt que pendant la période chaotique de la rentrée, est parfois préférable. Quant à Peter, j'ai répété tout ce que j'avais affirmé avant, avec autant de passion, car je savais, grâce à ma longue expérience, que le début d'un vrai développement est précédé de nombreux faux départs.

– C'est un grand travail, et ça ne sera pas facile, ai-je dit aux enfants. En ce moment, Peter s'accroche de toutes ses forces à l'ancienne loi – œil pour œil, dent pour dent. C'est la loi de la faiblesse, du désespoir et de la peur. C'est la loi des lâches, mais elle vaut mieux que pas de loi du tout. Bientôt, Peter deviendra plus courageux. Il gagnera du courage en étant parmi nous. Peter ne remplit pas encore son espace intérieur jusqu'à sa peau. Il est recroquevillé en un petit nœud apeuré, mais bientôt il se déploiera et grandira, et remplira tout son corps jusqu'à la peau. Il se pourrait même qu'il brille à travers sa peau.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

notre école pour la préparation de l'environnement familial. Peu à peu, après avoir parlé avec de nombreuses familles de la portée et l'importance de nos recommandations, ils se sont assimilés à notre culture adaptée aux enfants et ont apporté des changements à leur vie de famille. Tout d'abord, ils ont réduit le temps que Marnie passait devant des écrans à deux heures par semaine, les jours où il n'y avait pas d'école. Ils ont augmenté leur consommation de fruits et légumes frais et de produits céréaliers à grains entiers, diminuant en même temps la consommation de produits transformés. Les loisirs de la famille devinrent des activités physiques et artistiques et des sorties dans la nature. Après un certain temps, à l'occasion de visites chez des parents et amis dans d'autres villes, ils remarquèrent à quel point ils avaient assimilé une nouvelle culture. Ils étaient devenus conscients de la sensibilité et de la valeur de Marnie et de ses frères et sœurs.

Lorsqu'elle arrêta les médicaments et fut intégrée à notre classe, Marnie commença à réagir de manière appropriée, à coopérer et à trouver un travail à sa mesure. Son comportement s'améliora pendant la première année. Elle commença à lire à un niveau avancé pour son âge au cours de la deuxième année. Et elle était douée pour les mathématiques. Bien que son écriture soit difficile à déchiffrer, elle rédigeait facilement de la fiction et des rapports. Toutefois, elle devait encore faire un effort conscient et se concentrer pour se calmer et maîtriser ses pulsions pendant des périodes de transition.

À cette époque, nous avons recommandé une évaluation de Marnie pour une thérapie d'*intégration sensorielle*²⁸. Elle commença la thérapie et apprit petit à petit à modifier et à contrôler son niveau d'excitation. Elle s'exerça à maîtriser le ton et l'intensité de sa voix. Nous avons aidé Marnie à comprendre

qu'elle était responsable de ses actions, même si cette responsabilité était plus lourde à assumer pour elle que pour d'autres enfants. Elle avait la certitude que sa famille, ses enseignants et ses camarades de classe allaient lui donner tout le soutien et l'encouragement dont elle avait besoin. Les enfants de la classe prirent la responsabilité de faire de leur mieux pour l'aider à assumer ses actions. Ces efforts profitèrent à tous. Le temps que les enfants prenaient pour aider Marnie était bénéfique à leur développement et les aidait à renforcer leur humanité.

Les parents, l'enseignante et les enfants percevaient la diversité comme enrichissante et normale, et voyaient en Marnie un membre de la communauté qui était aimée de tous, et non pas un enfant handicapé ou problématique. Son comportement se situait à l'extrémité du spectre de la « normalité », et c'est pour cette raison qu'elle recevait une aide supplémentaire ; mais auparavant, il avait été nécessaire de préparer son environnement familial et scolaire pour accommoder son style. L'assistance qu'elle reçut fut minime et peu envahissante. Marnie apprit comment apprendre et comment contrôler son comportement. Maria Montessori a dit que l'enfant nous demande : « Aide-moi à faire seul²⁹. » Nous avons donc donné à Marnie la possibilité de rester une enfant exubérante et active, qui choisissait son propre travail, travaillait à son rythme et établissait ses propres échéances. Certains jours, Marnie passait la plus grande partie de son temps à faire du travail manuel. D'autres jours, elle traçait des lettres majuscules originales avec une extraordinaire minutie. Ces activités améliorèrent son comportement en même temps que son écriture.

La troisième année, Marnie était devenue une des enfants les plus généreuses de la classe. Certains enfants, les plus timides et

surtout les plus petits, avaient encore peur d'elle parce qu'elle était grande pour son âge, et particulièrement perspicace et intelligente. Mais les signes que Marnie avait donnés sur le caractère inadéquat de son environnement familial et scolaire avaient été perçus, et nous y avons répondu de manière appropriée. Si nous nous étions contentés de donner à Marnie des leçons de rattrapage, des séances de thérapie ou des médicaments, tout en la laissant endurer une situation familiale et scolaire inadaptée, elle aurait dû, tout comme ses frères et sœurs, composer avec la situation au lieu de s'épanouir. La nouvelle école et l'amélioration du milieu familial ont été bénéfiques à toute la famille. Ils sont tous devenus des membres de notre communauté.



Raleigh n'était pas du tout prêt à apprendre à lire quand il arriva dans notre école. Il avait d'autres problèmes à résoudre. Raleigh mangeait comme un bébé, et renversait le contenu de sa boîte à sandwich à l'heure du déjeuner. Les enfants poussaient leurs chaises aussi loin que possible de la sienne. Ils jetaient des coups d'œil obliques vers son visage renfrogné, et essayaient de rester sourds à ses plaintes décousues sur sa vie. Après de nombreuses rencontres avec ses parents, et après avoir établi une relation de confiance chaleureuse avec eux, l'enseignante de Raleigh insista pour que son environnement familial soit enrichi et ordonné. Elle finit par les convaincre de donner à l'enfant une alimentation saine, de s'assurer qu'il ait de longues heures de sommeil, de limiter les heures passées devant la télévision ou autres écrans à deux heures par semaine, les soirs où il n'y avait pas d'école le lendemain, et de lui fournir de nombreuses occasions de développer des aptitudes pratiques. Raleigh apprit

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Regarde dans les dossiers des leçons que je t'ai déjà données et choisis quelque chose de très stimulant que nous puissions développer. Je sais à quel point tu aimes faire de gros efforts. »

« Regardons ensemble dans tes dossiers pour être sûrs que tu suis bien. Pour bien choisir, il faut faire preuve de responsabilité. Il faut être responsable pour avoir la liberté de choisir. Tout ton travail est important. »

Ne donnez ni devoirs ni échéances. Tenez compte de l'intérêt des enfants. N'interrompez pas leurs projets pour imposer un emploi du temps. Ne vous attendez pas à ce qu'ils travaillent scrupuleusement, pas à pas, plutôt que par à-coups, selon leur tendance naturelle. Respectez leurs périodes d'intérêt et leurs cycles de travail.

Lectures : Maria MONTESSORI, L'Enfant ; Mihaly CSIKSZENTMIHALYI, La Créativité : psychologie de la découverte et de l'invention.

Dans tous vos contacts avec les enfants, parlez de l'humanité – passée, présente et future – comme d'un tissu unifié ; établissez une solidarité avec la famille humaine en vous concentrant sur le développement humain – intellectuel, spirituel et affectif – ainsi que sur les accomplissements de l'Homme, ses découvertes, inventions et systèmes sociaux.

Exemple :

Depuis que nous, les humains, sommes sur la Terre, nous nous aimons et nous aimons les endroits où nous habitons. Nous aimons notre nourriture et nos coutumes. Nous, les

humains, nous regardons le monde autour de nous et nous essayons de trouver des moyens de nous entraider et d'améliorer les choses. Nous sommes curieux de tout ce qui existe sur la Terre, dans l'univers, dans notre esprit et notre cœur. Nous, les humains, nous aimons tout embellir – notre langage, nos foyers, nos villes, nos corps et même nos idées. Nous aimons rester chez nous, et voyager aussi. Nous voulons savoir et comprendre. Nous avons envie d'explorer tout ce qui nous entoure, jusqu'aux étoiles. Nous aimons raconter ce que nous pensons et savons, et nous aimons entendre ce que les autres pensent et savent. Nous, les humains, avons besoin de créer, de faire de l'art et de la musique, de façon aussi variée que possible. Nous aimons célébrer. Nous, les humains, nous sommes attirés par le passé, et par l'avenir. Nous aimons imaginer ce qui a été, ce qui aurait pu être, et ce qui sera. Nous voulons savoir qui nous sommes, d'où nous venons, pourquoi nous sommes ici, et ce que signifie la vie. Nous voulons comprendre la naissance, la mort et Dieu. Nous sommes poussés à faire changer les choses. Nous aimons échanger. Nous voulons savoir ce qui est bien et mal, et pourquoi. Nous aimons penser au bien et au mal. Nous aimons aider les autres. Nous, les humains, nous aimons les animaux et les plantes qui nous entourent. Nous, les humains, nous aimons nos mères et nos pères, nos maris et nos femmes. Et nous aimons tout particulièrement nos enfants.

Nous aimons les idées. Nous sommes prêts à donner notre vie pour ce que nous aimons. À cause de notre amour et de notre imagination, nous aimons ce que nous n'avons jamais vu. Nous pouvons aimer tout ce qui a existé avant nous, tout ce qui existe et tout ce qui sera. Notre plus grand pouvoir est l'amour, et nous sommes le meilleur de nous-mêmes et le plus heureux quand nous aimons. Nous, les humains, devons faire des efforts pour savoir comment aimer. Nous devons lutter pour enrichir notre

amour de connaissance afin qu'il fasse le plus de bien et le moins de mal possible.

Nous, les humains, nous avons pratiqué l'esclavage et nous avons été esclaves, mais nous ne le faisons plus. Nous avons puni les autres et nous avons été punis, mais nous nous efforçons d'abandonner ces habitudes. Nous avons été gouvernés par des rois, mais nous le faisons de moins en moins. Nous avons considéré que certaines personnes étaient intouchables ou inférieures, mais nous sommes en train de le désapprendre. C'est un travail difficile mais nous faisons des progrès. Nous avons cru que la force primait le droit, et compris que ce n'était pas vrai. Nous, les humains, nous avons battu nos enfants au lieu de leur apprendre les choses autrement, et beaucoup parmi nous sont encore en désaccord à ce sujet. Nous avons essayé de résoudre les problèmes avec la violence et la vengeance plutôt qu'avec de la fermeté et un amour implacable. Plus nous apprendrons à agir avec amour et non avec peur, plus nous grandirons. Plus nous apprendrons à travailler pour la transformation et la guérison plutôt que la punition, plus nous grandirons.

Parfois nous sommes malades dans nos cœurs ou dans notre esprit ; à ces moments-là, nous avons encore plus besoin de l'amour des autres. Ce n'est pas facile de freiner ceux qui nous blessent tout en continuant à les aimer. Certains d'entre nous doivent être séparés des autres pour ne pas les blesser, mais c'est alors que nous avons le plus besoin de l'amour des autres. Quand certains d'entre nous sont en prison, nous devons recevoir encore plus d'amour. Si nous devons rester toute notre vie en prison, c'est là qu'il nous faut le plus d'amour. Nous ne pouvons pas accepter que les autres soient blessés ou traités injustement. Nous devons mettre fin à ce qui les blesse et ce qui est injuste. Il est difficile de ne pas vouloir blesser celui qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

écrite.

Aider Dagmar après cette erreur flagrante serait beaucoup plus difficile. Tout d'abord, elle n'était pas dans ma classe, et ensuite, son enseignante l'avait mise au pied du mur. Ce que j'aurais voulu faire, c'était discuter avec Dagmar des sentiments de Lila, sans faire allusion à l'auteur inconnu de la lettre. Ensuite, je voulais proposer à Dagmar de penser au bien-être de la personne qui avait écrit la lettre, et à ce qui aurait pu pousser quelqu'un à le faire. Maintenant, j'étais découragée et je ne voyais plus la marche à suivre.

Alors que je rentrais avec les enfants et me dirigeais vers notre classe, j'ai croisé Dagmar qui allait à la bibliothèque. Que devais-je faire ? Risquer de lui parler, en sachant ce qu'elle venait de subir ? Si elle avait écrit la lettre et le niait, elle devait être tourmentée et s'en défendrait de toutes ses forces. Si elle ne l'avait pas écrite, elle se méfierait et serait décidée à se protéger de tout soupçon supplémentaire. Discuter avec elle en ce moment, serait-ce bénéfique à son développement ?

Pourtant, chaque enfant a le droit de participer à un modèle de recherche de la vérité qui fonctionne, qui élimine la peur et l'anxiété, et laisse du temps à une introspection consentie. Les enfants sont entrés dans la classe avec l'assistante, et j'ai demandé à Dagmar de s'asseoir avec moi à la table de pique-nique. Après une conversation anodine, je lui dis :

– Tu as entendu parler de la lettre que Lila a reçue de quelqu'un de ton quartier ?

– Je ne l'ai pas écrite, dit-elle immédiatement.

– Lila a reçu une lettre effrayante. La personne qui l'a écrite se sent sans doute mal maintenant. Tu en as entendu parler ? ai-je continué calmement.

– Oui.

– Tu connais ces garçons qui vont la battre, d'après ce que

dit la lettre ?

– Oui. Je les connais. Mais je ne sais pas pourquoi ils ont écrit la lettre.

– Penses-tu que Lila devrait avoir peur ?

– Je ne sais pas.

– Est-ce qu'ils sont des garçons méchants qui font peur, ou sont-ils simplement fâchés en ce moment ?

– Eh bien, ils sont plutôt gentils. Quand je rends visite à mon père, je joue avec eux.

– Ça doit faire une drôle d'impression de se trouver mêlée à une affaire comme ça, n'est-ce pas, Dagmar ?

– Je ne sais pas pourquoi ils ont fait ça.

– Peut-être qu'ils étaient très en colère et que maintenant ils se sentent mal. Je me demande ce qui a pu les fâcher comme ça.

– Je crois qu'ils veulent jouer avec moi, mais pas avec Lila.

– Ça peut être difficile quand des amis différents se trouvent tout à coup ensemble. Les parents de Lila lui ont dit qu'elle ne devait pas avoir peur. Penses-tu qu'ils ont raison ? Qu'est-ce que tu lui conseillerais de faire ?

– Je ne pense pas qu'ils lui feront mal. Je leur dirai de ne pas le faire.

– Penses-tu qu'ils vont t'écouter ?

– Je crois que oui.

– Si tu leur avais dit de ne pas écrire cette lettre, tu penses qu'ils t'auraient écouté ?

– Sans doute. J'aurais dû leur dire.

– Dagmar, imagine comment ils se sentent maintenant. Ils doivent se sentir vraiment mal. Peut-être qu'ils ont peur. Peut-être qu'ils n'ont même pas écrit la lettre, et que leurs noms y sont quand même.

Ensuite j'ai pris mon temps et j'ai raconté à Dagmar deux

histoires à propos de comportements vindicatifs de mon enfance, et comment je me sentais mal. Je lui ai raconté qu'il m'avait fallu longtemps pour admettre ce que j'avais dit et fait, et à quel point je m'étais sentie soulagée par la suite. Elle était stupéfaite d'entendre que j'avais pu faire de telles choses quand j'étais enfant. Ensuite, je lui ai raconté les terribles exploits de l'enfance de Gandhi et de James Agee, en expliquant que, grâce à leurs remords, ils avaient changé et étaient devenus des hommes honorables.

– Eh bien, je leur ai dit de ne pas l'écrire, dit Dagmar, commençant à changer son histoire.

– Tu aurais préféré qu'ils ne l'écrivent pas. Peut-être qu'ils ne l'ont pas écrite. Peut-être que quelqu'un l'a écrite pour eux. Peut-être que quelqu'un était juste en colère, qu'elle l'a écrite et que maintenant elle le regrette. Je comprends comment ça peut arriver. Toi aussi, tu sais comment ça peut arriver. Ça peut être effrayant de signer son propre nom au bas d'une lettre comme ça. On a peut-être eu envie que quelqu'un d'autre l'écrive pour soi, ai-je suggéré.

– Peut-être.

– Si quelqu'un d'autre a signé le nom d'un des garçons, cette personne se sent peut-être très mal. Ça fait beaucoup de gens qui ont peur et qui se sentent mal : toi, Dagmar, qui aime tous ces gens ; Lila, qui a reçu la lettre ; les garçons dont il est question dans la lettre ; et la personne qui a écrit la lettre.

– Ils ne peuvent pas se sentir mal s'ils n'en savent rien, dit Dagmar en s'approchant de la vérité.

– Je me demande si tu accepterais de m'aider pour que certaines personnes se sentent mieux. Si Lila savait que ces garçons n'ont pas écrit la lettre, elle se sentirait beaucoup mieux, surtout si elle savait que la personne qui l'a écrite est quelqu'un de notre école qui était très en colère et qui peut lui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

faisait souffrir. Ils sautillaient d'un pied sur l'autre, bredouillaient et protestaient.

– Tu ne cessais pas de crier : “Penalty, penalty, penalty”, pendant tout le match. Nous ne pouvions presque pas jouer.

– Je ne peux pas le croire, je n'arrive pas à le croire. Vous êtes tous mes amis et personne n'est allé chercher de l'aide.

J'ai compati avec lui, pour qu'il n'ait pas besoin d'adopter une attitude défensive, et pour qu'il puisse reconnaître son propre comportement provocateur.

– Ça fait mal, n'est-ce pas Denzel ? Les garçons, vous entendez à quel point il se sent trahi ? Il ne peut pas le croire. Ce sont tes amis, Denzel, et ça fait très mal de voir qu'ils peuvent faire ça, n'est-ce pas ?

– Eh bien, en fait, s'ils ont continué, c'était de ma faute. Je leur donnais des coups, sans m'arrêter. Mais pourquoi personne n'est allé chercher de l'aide ?

– Ce qui me fait plaisir, c'est la manière dont vous tous qui avez participé à la bagarre vous vous aidez à révéler la vérité, ai-je dit. Votre relation à la vérité est très forte. Et regardez Denzel. Il a pleuré devant ses amis et a pu montrer ses émotions sans se cacher. Tu sais, Denzel, ça demande du courage, de surmonter une peur terrible.

– Mais je ne comprends pas. Pourquoi est-ce que personne n'est allé chercher de l'aide ?

– Denzel, il est très dangereux pour toi et pour tes amis de dépendre des autres pour vous empêcher d'être violents. Vous devez tous vous exercer à vous arrêter seuls. Si vous ne vous arrêtez pas seuls, et n'évitez pas de susciter votre propre violence et celle des autres, vous serez en danger. Vous devez vous exercer à sentir quand quelqu'un peut devenir violent, et apprendre à désamorcer la situation.

– Nous avons continué à frapper parce que tous les autres

continuaient à frapper. Pourquoi est-ce que personne ne nous a dit d'arrêter ?

– Vous ne pouvez pas attendre que *quelqu'un* vous crie d'arrêter. Vous devez vous arrêter de vous-mêmes, et vous devez dire aux autres de s'arrêter tout seuls. Dites : « Je m'arrête. Arrêtons-nous. Arrêtons maintenant. Regardez, j'ai arrêté. » Vous ne pouvez pas attendre qu'un adulte ou un enfant vous arrête ou aille chercher de l'aide. Chacun de vous doit s'arrêter seul, et insister pour que les autres s'arrêtent. C'est la seule manière de garder la paix. Les autres façons de faire mènent à la guerre, à la mort de civils et de soldats, au crime, aux victimes, aux criminels et à la prison.

– Alors, pourquoi y a-t-il toutes ces choses dans le monde des adultes ? a demandé un des enfants.

– Parce que, lorsqu'ils étaient enfants, ils n'ont pas appris comment arrêter leur propre violence, ni comment voir qu'elle découlait de la colère. Ils pensaient que nos soldats étaient bons et que les autres étaient méchants. Quand ils étaient enfants, ils s'attendaient à ce que leurs parents et enseignants soient des soldats et des policiers pour eux, dans leur travail et dans leurs jeux de tous les jours. On leur avait appris à attendre que les adultes les empêchent de faire mal à d'autres enfants, et empêchent les autres enfants de leur faire mal. Quand ils étaient enfants, personne ne leur a dit que chacun d'eux avait en lui la lumière, la force et la paix qui arrêtent la violence – pour mettre fin au mal que peuvent leur faire les adultes et les enfants, et pour les empêcher de faire du mal aux autres. Et les parents ne peuvent pas enseigner à leurs enfants ce qu'ils n'ont pas appris.

Je passai en revue les conséquences du mode de vie illustré par le « mythe de la violence rédemptrice », qui oppose les bons aux méchants et présente la violence comme une solution – un mythe qui prend maintes formes dans les jeux et divertissements

proposés aux enfants. Je leur rappelai que nous pouvons arrêter notre propre violence. Quand nous faisons appel à un pouvoir externe au lieu de celui qui est en nous, nous abandonnons notre pouvoir. Nous nous remettons, pour être sauvés, à un pouvoir supérieur, à une personne plus âgée qui, le cas échéant, va recourir à la force pour nous sauver. Quand nous arrêtons notre propre violence sans demander de l'aide, nous brisons le cycle de la violence et nous enseignons l'action non violente.

Walter Wink dit : « En Amérique, la tendance à laisser l'intérêt des spectateurs déterminer le contenu des programmes fait en sorte que l'intrigue des bandes dessinées, émissions de télévision et films s'aligne sur le plus bas dénominateur commun de la simplicité mythique... Le mythe de la violence rédemptrice est l'illustration du mal la plus simple, la plus paresseuse, la moins compliquée, la plus irrationnelle et la plus primitive que le monde ait jamais connue. De plus, son orientation vers le mal est celle dans laquelle presque tous les enfants modernes (surtout les garçons) sont socialisés au cours de leur évolution vers l'âge adulte... Les enfants choisissent cette structure mythique parce qu'ils ont déjà été préparés, par des signes et modèles renforcés par la culture, à trouver un écho dans la perspective simpliste de ce mythe.

« Un soutien approprié pourrait permettre aux enfants de dépasser la simplification excessive du mythe de la violence rédemptrice. La tragédie des temps modernes consiste dans le fait que juste au moment où les garçons pourraient dépasser la violence, on leur présente une forme plus sophistiquée de violence absolue – si explicite et sadique sur le plan sexuel qu'elle ne peut pas être montrée à télé. Je parle d'un nouveau type de bandes dessinées, jeux vidéo et vidéos³². »

Enfin, je dis aux enfants :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

traditionnelle a tendance à limiter la collaboration entre les enfants, même à un très jeune âge.

Dans une école classique, on s'attend à ce que des classes entières d'enfants se conduisent tous les jours de la même manière affable, laborieuse et obéissante. On utilise la Ritaline et d'autres médicaments parce que le problème central de la classe moderne est la discipline et l'attention. Les enfants qui sortent de l'ordinaire – que l'on considère excentriques, exotiques ou bizarres – ont besoin du soutien expert et sensible d'adultes expérimentés possédant des talents particuliers. Au lieu de cela, ils sont étiquetés et considérés « problématiques ». Ils sont placés dans des classes spécialisées, soumis à des tests pour déceler des anomalies, et conduits chez des médecins qui leur prescrivent des médicaments.

Le monde « réel » n'est pas uniforme ; il serait infiniment moins riche dans le cas contraire. En décourageant des styles et aptitudes divers, nous perdons certains de nos enfants les plus brillants, qui pourraient exceller de manière inattendue. Nous n'acceptons les différences que lorsqu'elles ne dépassent pas les limites étroites des attentes de l'école. Cette évolution peu imaginative et linéaire ne répond qu'à certains besoins de certains enfants.

Dans notre classe en apparence désordonnée et imprévisible, l'enfant docile, tranquille, centré sur l'adulte et essayant toujours d'anticiper ses désirs, reçoit notre soutien attentif et compétent pour qu'il puisse découvrir ses désirs à lui. Notre objectif est d'aider cet enfant à trouver une autorité intérieure. Dans notre classe structurée, ordonnée et bien équipée, les enfants peuvent prendre des initiatives, diriger des activités, être indépendants, résoudre des problèmes sociaux, et explorer le programme scolaire avec l'énergie débordante et la motivation qui découlent du libre choix. Dans la *Pédagogie scientifique* :

tome II, Maria Montessori décrit les effets de ce processus : « C'est avec ces manifestations [intérêt, concentration, répétition spontanée] qu'une véritable [auto-]discipline est établie, dont les résultats les plus évidents sont étroitement liés à ce que nous appelons "le respect du travail des autres et la considération pour les droits des autres"⁴¹. »

Les meilleures écoles publiques et privées aimeraient fortifier l'individu. La pédagogie Montessori utilise pour cela le groupe. Cette structure sociale peut fournir à chaque membre à la fois la liberté et les limites nécessaires pour guérir ce qui doit être guéri ; elle lui permet de se distinguer d'une conformité étouffante, et de faire des efforts dans les domaines où il a tendance à être passif. Le groupe peut stimuler un intérêt qui était absent chez l'individu. Le groupe peut présenter à l'enfant le défi de s'organiser, si son désordre constitue un obstacle à son développement.

De temps en temps, on nous dit que la bienveillance et la politesse de nos enfants, le fait qu'ils choisissent leur travail, qu'ils s'entraident et qu'ils travaillent pour une joie et une satisfaction personnelles, semblent « irréels » et ne peuvent pas constituer une préparation adéquate à la vie. Certains pensent qu'il n'est pas bon pour les enfants d'apprendre sans souffrir. Ils pensent que plus le travail est exténuant, plus il est formateur, sans tenir compte des résultats ou de l'enrichissement personnel.

La vieille crainte de l'école semble constituer un élément essentiel du programme de l'enseignement traditionnel. Et n'oublions pas l'ennui. Les parents présument parfois qu'obtenir d'excellentes notes dans les petites classes exige de passer des journées entières à remplir des feuilles de travail ennuyeuses en classe, et de passer des soirées à faire des devoirs éreintants. Beaucoup de parents acceptent plus facilement de

mauvaises notes quand il existe des preuves abondantes (des quantités de cahiers) que l'enfant a travaillé durement à quelque chose qu'il déteste ou qu'il ne comprend pas. Mais à mesure que l'estime de soi et l'envie d'apprendre s'affaiblissent, les résultats des tests de niveau baissent.

La classe Montessori stimule l'enfant et le pousse à explorer de nouveaux territoires et à risquer plus. Elle encourage l'enfant à faire davantage d'efforts et l'enhardit, pour qu'il puisse donner le meilleur de lui-même pour lui et pour les autres. La classe Montessori est un monde réel pour chaque enfant : pour son individualité, son originalité, son style d'apprentissage, ses faiblesses et ses forces.

L'école Montessori convient à tous les enfants, mais pourrait ne pas convenir à tous les parents, parce qu'elle exige de leur part une confiance solide dans le désir d'apprendre de l'enfant, et l'acceptation de son style particulier d'apprentissage tel qu'il se manifeste à différentes étapes. Une profonde compréhension des effets salutaires d'un environnement riche et équilibré est essentielle, tout comme l'est l'engagement de bâtir des relations basées sur le respect. Il est nécessaire également d'adapter le milieu familial et de définir ses valeurs. Il faut soutenir l'indépendance et avoir suffisamment de confiance pour promouvoir l'autonomie. Lorsque les parents travaillent en partenariat avec l'école, la classe Montessori offre aux enfants un enseignement et une vie communautaire enrichissants pour le présent et l'avenir, et bien ancrés dans la réalité.

* * *

L'année dernière, il semblait qu'aucune pièce de théâtre ne naîtrait du travail des enfants. La peur invétérée, engendrée par une éducation traditionnelle, que les enfants ne feraient pas ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'étaient pas des enfants normaux et qu'il savait pourquoi. Selon lui, cela s'expliquait par le fait que chaque adulte était très gentil avec chacun des enfants. C'est ce qu'il désapprouvait. Ce n'était pas « moderne », c'était « ringard ». Perry avait été conditionné par un processus décrit par Kohn en ces termes : « Le chemin est court de “soit/soit” à “bon/mauvais”, à “nous/eux” et enfin à “nous contre eux”. La concurrence structurelle contribue largement à cette progression alarmante⁴⁵. » Le cas de Perry reflète la situation de la plupart des écoles traditionnelles fondées sur ce que Kohn appelle la « concurrence structurelle ».

Au cours des six semaines pendant lesquelles Perry avait été forcé de fréquenter notre école, il a travaillé assidûment, il a été un membre gentil et prévenant du groupe, il a participé pleinement à toutes les activités et il s'est montré poli et coopératif avec les adultes. Mais, malgré son comportement d'élève sérieux et concentré, Perry est resté sur ses gardes. Chaque après-midi quand ses parents venaient le chercher il les implorait de ne pas l'obliger à passer un jour de plus dans cette école désuète. Chaque matin, à notre insu, le père de Perry portait son fils à la voiture pendant que ce dernier pleurait et se débattait de toutes ses forces, et il le conduisait à l'école contre son gré. Les fins de semaines, Perry plaidait pour obtenir d'eux qu'ils le laissent retourner à son ancienne école, et promettait de ne plus jamais s'en plaindre. Malgré le fait qu'elle lui avait si fortement déplu, il disait qu'au moins cette école-là était normale. Il voulait être un enfant normal ; c'est ce qu'il répétait à ses parents tous les soirs, et ils finirent par nous le dire.

En tant qu'êtres humains, nous avons la capacité de si bien nous adapter à une situation insatisfaisante que nous finissons par la préférer et que nous souffrons énormément quand nous

devons nous en séparer. Nous pouvons observer ce phénomène chez les enfants victimes de maltraitances, chez les membres de gangs et chez les détenus purgeant de longues peines. Ils s'adaptent à un système nocif et adoptent des mécanismes de survie efficaces. Ils s'habituent et finissent par préférer les horreurs familières de leur environnement à toute situation nouvelle, inconnue et imprévisible⁴⁶. Ils s'accoutument à la discorde ; leurs réactions sont ou bien offensives ou bien défensives, sans terrain intermédiaire possible. Ils finissent par considérer les comportements autour d'eux comme normaux, sains et désirables. À mon avis, notre société a produit les mêmes effets en s'adaptant à la concurrence croissante et généralisée à laquelle nous faisons face tous les jours. Comme Perry, nous nous plaignons de la corruption, mais nous y sommes habitués, tout comme nous sommes habitués à la concurrence qui l'engendre. Je crois que ce qui manquait à Perry dans notre école était ce qu'il s'était habitué à considérer comme normal : l'aversion pour l'apprentissage, les plaisanteries déplacées au sujet des enseignants et des élèves sérieux, et l'exclusion de certains enfants. Ce qui lui manquait, c'étaient les remarques blessantes qui font rire, les moqueries lorsqu'un enfant fait tomber quelque chose, le sarcasme quand quelqu'un se fait mal, le dédain pour le travail des autres, et toute la panoplie néfaste des attitudes engendrées par la concurrence. Ce que Perry avait détesté dans notre école était la véritable sollicitude que nous ressentions les uns pour les autres. Il se méfiait des paroles de réconfort et d'encouragement qui lui étaient adressées quand il avait des difficultés. Il ne savait pas s'il fallait se réjouir de la réussite des autres.

Dans un contexte d'apprentissage caractérisé par la collaboration, l'effort et la réussite individuels, les enfants

travaillent à la fois ensemble et individuellement, de différentes manières, sur la même étape d'une même activité. Par exemple, trois enfants pourraient chacun prendre un nombre différent de jetons (disons quatre, six et neuf) et les reposer jusqu'à ce que tous les enfants obtiennent le même nombre (en l'occurrence, trente-six). Ils trouvent ainsi le plus petit multiple commun de leurs trois nombres. Parfois les enfants travaillent sur des aspects différents d'un même projet ; par exemple, deux ou trois enfants produisent trois diagrammes différents, l'un d'entre eux dessine le squelette d'une grenouille, un autre les organes internes et le troisième les parties externes. Ensuite, ils combinent leurs efforts individuels en rédigeant un rapport ensemble. Un enfant peut aussi être assis avec d'autres mais écrire seul un poème ou un conte. Les différentes matières du programme scolaire sont offertes au cours des périodes libres de trois heures, au lieu d'être enseignées séparément dans des classes se déroulant à des heures déterminées. Cela limite les occasions où les enfants peuvent se comparer entre eux, décourageant ainsi l'esprit de compétition. Puisqu'ils ne rivalisent pas, les enfants peuvent mieux se concentrer sur leur travail. Ils ne sont pas distraits par la comparaison avec les autres, ni par le désir d'obtenir une certaine note ou une autre récompense. Ils s'entraident et se soutiennent, en avançant dans leurs projets. Leur temps et leur énergie ne sont pas dépensés à essayer de surpasser les autres. Les enfants sont libérés de l'obligation de s'impressionner ou d'être bien vus, que ce soit afin de souligner leur supériorité ou de masquer leur infériorité dans un contexte de concurrence. Les enfants qui apprennent très vite ne se heurtent pas à une limite supérieure désignée par un A+. En revanche, les enfants contemplatifs et réfléchis, ou ceux qui ont besoin de davantage de répétition, ne sont pas relégués à la dernière place et ne sont pas obligés de se rabattre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Table des matières

Préface

Introduction :

Trente ans dans une classe Montessori

Première partie :

Les clés de notre communauté : inviter l'enfant exclu

1. Argenta : *Apparences trompeuses*

2. Herzog : *Un magnifique désordre*

3. Lee : « *J'étais ici avant cet univers* »

4. Casey : *Un meneur récalcitrant*

5. Baxter : *La lutte contre les dragons*

Deuxième partie :

L'inclusion pour le bien de tous

6. Clarissa et Marge : *L'extension des limites*

7. Tara : *Au-delà de la communauté de la classe*

8. Eldon : *Leçons sur la différence*

9. Quentin : *L'amitié entre filles et garçons*

10. Marcus : *La communauté ouverte*

Le fil ténu

Troisième partie :

Trouver de nouveaux remèdes

11. Lisa, Sheila et Teague *L'abus invisible des enfants*
L'environnement familial préparé
Éduquer les parents à soutenir leurs enfants
Dix conseils pour soutenir votre enfant à la maison
12. Edmund, Nadia et Tad : *Le don du temps*
13. Peter : *Comme des cannibales*
14. Marnie et Raleigh : *Le recours à l'aide extérieure*
Trop d'aide, trop tôt
Les méthodes qui n'encouragent pas la responsabilité créent
des apprenants handicapés
Dix conseils pour préparer la classe de premier cycle en
enseignement élémentaire

Quatrième partie :

Chaque enfant mène un combat

15. Dagmar : *La lettre de menaces*
16. Denzel : *Dieu du soleil ou arbitre fou*
17. Celia : *Prendre ses propres décisions*
18. Laila : *Éducation à la vie*
19. Perry : *L'affrontement de deux visions du monde*

Conclusion : *Repenser l'enseignement*

Bibliographie

Remerciements

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXX? 2014
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : septembre?

Imprimé en France